

Freddy Buache, le verbe toujours aussi mordant

Autor(en): **Verdan, Nicolas**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Généralions plus : bien vivre son âge**

Band (Jahr): - **(2015)**

Heft 69

PDF erstellt am: **20.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-831081>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

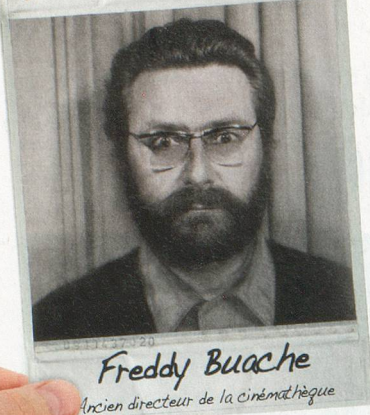
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

QUE DEVIENNENT-ILS?



Freddy Buache, le verbe toujours aussi mordant

A 90 ans, il ne perd rien de sa faconde. Bien en verve, l'ancien directeur de la Cinémathèque suisse nous a reçus dans son antre lausannois, où cet homme de lettres dévore toujours autant de livres et de films.

Chez Freddy Buache, les livres courent partout. On suit leur piste du couloir au séjour, et jusque dans une chambre à coucher tapissée de bouquins, au savant désordre évoquant une «turne» parisienne d'étudiant d'avant l'ère de la tablette tactile. Réfugié depuis un bail dans les vastes combles, aménagés, d'une maison lausannoise d'une autre époque, l'ancien directeur de la Cinémathèque suisse n'en demeure pas moins attentif au monde. Et comme, ces jours-ci, l'actualité se situe quelque part entre Palmyre et la Croisette, le conservateur, journaliste et écrivain retrouve le ton de la polémique: «Je suis contre le monde, plus que jamais! Et puis je ne vais plus au Festival de Cannes. Si c'est pour y trouver des critiques qui savent tout des films avant des les avoir vus, toujours à pianoter sur leur machin portable, et qui foutent le camp avant la fin des projections, non merci!»

Freddy Buache, ce passionné du septième art, aura vécu pas moins de soixante éditions du festival.

le Vaudois, avec l'accent, quand il évoque la critique française de 1968 qui se prônait maoïste. Et il n'est pas tendre quand il évoque le tournant des années septante, avec l'irruption des caméras de télévision le long de la montée des marches d'un nouveau palais aux allures de «camp de concentration.»

Trente kilos à transbahuter

Né un 29 décembre, Freddy Buache se rappelle avoir été un contemplatif. Couché dans le jardin potager du Café-Restaurant de la Poste de Villars-Mendraz (VD), tenu par son père, il contemplait les framboisiers par dessous, comme on peut lire dans *Derrière l'écran*, un savoureux livre d'entretiens avec le cinéaste Jean-François Amiguet et le journaliste Christophe Gallaz. Et avant de s'endormir, il déchiffrait les bruits montant de la «salle à boire».

En 1948, Freddy Buache participe à la création du Théâtre des Faux-Nez, tout en faisant des piges dans la presse locale, avant de se faire offrir une tribune de critique dans *La Tribune* par le grand patron de presse Marc Lamunière. Proche des initiateurs du Ciné-club de Lausanne, il noue de précieuses relations avec les milieux du septième art parisien. C'est sur la place de la Riponne, à l'issue d'une projection au Palais de Rumine, qu'il fait la connaissance, au culot, et dans un bistrot aujourd'hui disparu, d'Henri Langlois, le fondateur de la Cinémathèque française, son père spirituel. Ces années-là, Freddy Buache connaît alors le poids réel d'un film, dont il a longtemps charrié les bobines d'un ciné-club à l'autre de Suisse romande: «*La Dolce Vita* de Fellini, c'était trente kilos à transbahuter.» Un âge d'or qui suscite la boutade chez ce provocateur-né: «Si j'étais de gauche, je dirais que les ciné-clubs étaient, dans les années d'après-guerre en Suisse, l'émanation d'une véritable culture populaire.»



**Ce n'était pas compliqué
d'aller boire un verre
avec Orson Welles.»**

Freddy Buache

«En 1954, l'atmosphère y était familiale, rappelle-t-il. On côtoyait de près les acteurs et les réalisateurs et ce n'était pas compliqué d'aller boire un verre avec Orson Welles. En ce temps-là, les journalistes spécialistes cinéma étaient peu nombreux.» Il rit encore



Photos: Céline Michel

L'esprit toujours aussi vif, Freddy Buache reste un grand lecteur et ses commentaires n'épargnent pas grand monde hormis son ami Jean-Luc Godard.

De toute sa carrière, jusqu'à son départ de la Cinémathèque suisse en 1996, Freddy Buache n'a jamais signé le moindre contrat. Il s'en amuse aujourd'hui, en évoquant la dictature des *curricula vitarum* et des masters universitaires. Tout en saluant le travail de son successeur actuel, il rappelle le contexte tout différent dans lequel lui-même a fait son travail de conservateur. Il entend encore ces voix incroyables: «Mais qu'est-ce qu'il fabrique avec toutes ces bobines, celui-là?» Inscrit dans un courant de contre-culture, le cinéma a longtemps été soumis à la censure, suscitant l'incompréhension des autorités et du milieu culturel. Il fallait un fichu caractère pour assurer sa reconnaissance. Freddy Buache a encore en tête le refus net d'un professeur de l'Université de Lausanne, auquel il avait proposé d'organiser pour ses étudiants une projection de *L'espoir*, un film tourné en 1937 durant la Guerre d'Espagne par André Malraux. Batailleur, féroce dans ses jugements, Freddy Buache a longtemps dérangé la bourgeoisie bien pensante. Il n'en comptait pas moins de solides amitiés chez les radicaux qui l'ont aidé à contourner les obstacles. Cet inclassable en politique, suspecté d'extrémisme de gauche, fiché tant et plus par la Confédération, était lié à Jean-Pascal Delamuraz, tout en cultivant une amitié étroite avec un certain Godard. «Jean-Luc»,

comme aime à dire Freddy Buache compte beaucoup dans sa vie. Parmi les intimes, il y avait son copain Théo Angelopoulos, le cinéaste grec dont il pleure la disparition prématurée.

Godard bien sûr

Le pas vif, mais jamais sans sa canne, cette figure suisse du cinéma ne craint pas les voyages. Il y a quelques semaines, il est allé trouver des amis à Paris, où il compte les anciens de la Nouvelle Vague sur les doigts d'une main. «Je me suis demandé si cela n'allait pas être mon dernier voyage là-bas. Le TGV, le métro, la foule, je suis revenu fatigué. J'irai à Lyon, c'est plus calme et j'y ai des amis fidèles.»

Freddy Buache parle moins fort, soudain. Avec affection, il évoque Marie-Magdeleine Brumagne, son épouse, sa compagne disparue il y a dix ans déjà: «Nous nous entendions bien tous les deux. Elle écrivait.» Poète à ses heures, écrivain, critique, polémiste, journaliste, un peu tout ça à la fois, Freddy Buache ressemble au fond à sa bibliothèque, qui témoigne d'un bel éclectisme et d'une soif inextinguible de comprendre. Ses livres, il en fera don à la Cinémathèque. En attendant, il y a encore bien des pages à tourner. Les dernières en date appartiennent à un ouvrage de chez Minit, consacré à Godard. On ne se refait pas.

Nicolas Verdan